

Pierre James BOUCHARD

Barranquilla

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 22-08-2008

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

BARRANQUILLA

Jeanne savait désormais qu'elle ne partirait plus pour la Colombie.

Il lui en avait fallu du temps et du courage pour se l'avouer, puis pour évacuer les derniers doutes, ne plus peser sans cesse comme à son habitude, les pour et les contre, cette façon particulière qu'elle avait adoptée pour ne pas avoir à prendre de décision. Pour se convaincre enfin que le seul remords qu'elle aurait plus tard serait celui de ne pas avoir fait un beau voyage, et seulement cela.

Oui, sa décision était bel et bien tombée comme un couperet, en ce froid matin d'hiver de l'année 1937 naissante, toujours sous le coup des événements des derniers mois et toute auréolée encore par son nouveau statut historique de l'an deux des congés payés et de la semaine de quarante heures. Les luttes ouvrières ont cela de noble qu'elles continuent de chanter encore longtemps après dans le cœur et la mémoire des gens, comme pour ne pas oublier et se donner du courage pour les suivantes.

Comment se faisait-il qu'elle ait changé brusquement d'avis réduisant ainsi à néant cinq années de durs efforts et de sacrifices quotidiens ? Quelles peines ont dû éprouver ses enfants Andrée et le petit Georges à voir s'envoler leur espoir tant chéri, de revoir et d'embrasser de nouveau l'être qui leur avait tellement manqué durant ces longues années, leur père, Emile Bouchard.

En cette période obscure, qu'est pour l'enfant le monde des adultes, ils avaient fini par le placer très haut, tel un dieu sur un piédestal, tant son absence restait pour eux incompréhensible et quelque part au fond d'eux mêmes inacceptable, et ce, malgré les explications de Jeanne, inlassablement répétées.

Où étaient passées ses attentes premières, fuir l'Europe et cette maudite crise ? Et que devenaient tous ces plans échafaudés d'une autre vie, plus belle, plus facile aussi, que Jeanne avait si minutieusement rêvée avec Emile avant son départ, et qui étaient à coup sûr le garant de leur bonheur à tous les deux et l'assurance d'un futur plus prometteur pour leurs petits chérubins d'alors ?

Se pourrait-il qu'elle se soit longtemps cachée à elle-même l'évidence ou s'être interdit la vérité à la fois si simple et si tragique, l'échec ?

Remonter le temps et agir encore sur les choses, refaire le chemin à l'envers.

Les innombrables lettres d'Emile qu'elle avait si précieusement gardées, et ses fameuses « postales », comprenez des cartes postales et des

photographies, qu'il expédiait toujours par séries de trois ou quatre et dont il se servait pour écrire et décrire, avec infiniment de talent et de détails ; les paysages, les styles architecturaux, le climat sous les tropiques, et sa vie au quotidien. Ces postales, avec leurs flots d'images, invitaient à cet incessant voyage dont Jeanne avait usé tous les scénarii, comme s'use la pellicule d'un film à succès trop souvent projeté.

*

Le «Cuba », paquebot transatlantique parti de Bordeaux le vingt trois mars de l'année 1932, opérait après dix neuf jours de navigation les dernières manœuvres d'accostage le long de la très longue jetée du port de Puerto Colombia sur la mer Caraïbe.

Les passagers, pour beaucoup des immigrants comme Emile, s'étaient amassés sur les ponts et le long des coursives pour être aux premières loges et assister au spectacle de leur propre arrivée en terre promise.

Puerto Colombia était à la fois une station balnéaire très prisée par la bourgeoisie colombienne locale et le port maritime sur l'Atlantique indissociable de la ville industrielle et marchande de Barranquilla, située non loin en amont de l'embouchure du Rio Magdalena.

Pour rallier Barranquilla, destination finale du long périple d'Emile, deux solutions s'offraient aux voyageurs : le vieux train à vapeur avec ses wagons ouverts, qui sans confort ni ménagements d'ailleurs, y conduisait à travers brousse sur un parcours tortueux d'une bonne vingtaine de kilomètres, sinon le bus ou la voiture pour les plus fortunés qui emprunterait d'abord la route côtière, plus agréable, pour ensuite récupérer celle longeant la rive gauche du Rio Magdalena jusqu'au port fluvial et l'entrée de la ville. Par chance, Emile ferait le parcours en bus s'épargnant ainsi une expérience ferroviaire harassante dès son arrivée.

Les habits d'hiver si ternes d'Emile, semblables à ceux de la plupart des autres voyageurs, dépareillaient à présent de façon flagrante au milieu de ce nouveau décor si lumineux et si contrasté qui les entourait, allant depuis le blanc éclatant du navire à une mer aux dégradés de bleus intenses et profonds, qui se transformait en des eaux aux nuances d'émeraudes aux abords des rivages, déroulant inlassablement leurs vagues langoureuses sur le filet doré des plages et venant finir leurs courses au pied d'un florilège de verts si purs et si vivants qui compose la végétation tropicale.

Le soleil omniprésent en ce début d'après-midi, lançait ses rayons brûlants, donnant la touche finale à ce tableau qui pouvait pour le moins sembler irréel pour qui était venu du froid, encore installé sur la vieille Europe.

Emile se souvînt qu'il avait déjà connu pareille canicule mais dans un tout autre endroit de la planète et dans des circonstances autrement plus pénibles. Le Moyen Orient et le rappel des réservistes, dont il était. L'armée du Levant, la Syrie, Beyrouth 1920.

A cette évocation, il tressaillit et sentit aussitôt virtuellement une douleur, à l'endroit même où la balle de ce fusil ennemi l'avait pénétré, lui laissant un souvenir ineffaçable de son passage sous les drapeaux, toujours aussi cuisant, lorsqu'il se manifestait.

Qu'il était loin ce temps pensa t'il en s'essuyant machinalement le front et le cou avec son trop petit mouchoir de poche, bien insuffisant pour éponger et stopper, ne serait ce que cinq secondes, l'hémorragie de sueur qui l'inondait en permanence depuis que le navire avait quitté la haute mer pour croiser lentement l'embouchure du Rio Magdalena, privant ainsi les passagers et les hommes d'équipage des Alizés du Nord - Est qui balayaient la mer des Caraïbes de leurs brises rafraîchissantes et qui manquaient à présent terriblement, l'air devenant de plus en plus étouffant au fur et à mesure que le bateau ralentissait pour effectuer l'approche vers son point d'amarrage.

Du haut de son observatoire, Emile voyait s'avancer vers lui ce qui allait devenir sa nouvelle existence.

Les dockers s'affairaient aux tâches de chargement et de déchargement. Il entendait de ci de là leurs exclamations, mais aussi des rires de gamins se courant après entre les caisses et les tonneaux qui jonchaient les quais et où, ça et là, s'empilaient les sacs de café et des régimes de bananes.

Il tendit l'oreille aux ordres que lançait un homme en langue espagnole telle qu'elle se pratiquait en Colombie et réputée être le vrai castillan. Le parlé colombien était constitué néanmoins d'expressions propres voire même disparues du vocabulaire espagnol usuel et aussi de mots empruntés à l'amérindien et au créole avec leurs significations, pensées et intonations distinctives qui de ce fait traduisaient sans doute une dialectique plus authentiquement régionale, si tant est qu'il y ait une façon plus appropriée qu'une autre de s'exprimer dans sa langue natale. L'accent colombien était de manière générale connu pour être plutôt monocorde à l'intérieur des terres et chantant sur les régions côtières.

Emile était décidément tout excité à l'idée de changer de langue, ne plus s'essayer ponctuellement à des phrases et des mots, comme cela lui était déjà arrivé lors de voyages antérieurs à l'étranger. Non cette fois-ci, se disait-il, c'est pour de vrai ! Il allait devoir parler et penser tous les jours dans la langue du pays. Cet aspect de son aventure, dont il n'avait pas perçu non plus concrètement l'importance jusqu'à là, lui plaisait, car elle ajoutait à la distance qu'il venait de mettre entre lui et la France, une sorte de séparation culturelle des plus naturelle qui lui paraissait de très bon aloi pour le

changement de cap qu'il venait de donner à sa vie, et qu'il se devait à tout prix de réussir.

Il était cependant conscient de l'impérieuse nécessité qu'il aurait de connaître et de s'adapter très vite à son nouveau pays, aux mœurs et coutumes si différentes, aux habitants ; constitués d'hispaniques, de métis, de mulâtres et d'amérindiens, un vrai rassemblement de communautés. Mais il y avait aussi une population étrangère d'Amérique du Nord et d'Européens venus aussi faire fortune, autrement dit, pas forcément enclins d'accueillir à bras ouverts des concurrents éventuels avec lesquels ils allaient devoir partager.

Il savait qu'il allait lui falloir jouer des coudes et apprendre mille choses indispensables pour vivre, mais également survivre, sous ces climats tropicaux aussi paradisiaques que meurtriers.

*

Il compulsait son agenda, où il notait en particulier les dates de tous les envois qu'il faisait au 56, traduisez au 56 de la rue Germain, domicile lyonnais de Jeanne et des enfants. A la date du deux avril il lut : « Escale à Point-A-Pitre - carte à Jeannot- anniversaire ».

Avec un rien de cafard, Il se rappela le jour où Jeanne s'affubla de ce sobriquet masculin :

« Emile ne m'appelle pas Jeannette tu veux, tu sais bien que je n'aime pas », « d'accord Jeanne, mais comment alors ? », « Si tu voulais, tu pourrais m'appeler Jeannot, ça ne me déplairait pas, à condition que tu saches le dire avec toute la tendresse voulue bien sûr »

Elle lui manquait déjà tellement. Vite écrire et le lui dire. Voilà quel était le souci majeur d'Emile, tandis que noyé au milieu de la foule des passagers, il se dirigeait à présent vers la passerelle de descente à terre.

Pierre James BOUCHARD

Né en G. B. de père lyonnais et de mère écossaise. Parcours partagé entre Lyon et ma ville natale située sur la côte Nord–Est de l’Ecosse. Mon goût pour l’écriture remonte à l’adolescence puis aux rencontres propices à développer une expression lyrique, humaine et intellectuelle. Ce besoin de traduire mes pensées au moyen de textes se poursuit durant ma carrière professionnelle et de mes responsabilités dans le secteur industriel, lieu au demeurant peu favorable à une approche et à une réflexion philosophique. Ce fut cependant dans ces théâtres là voués aux savoirs pratiques et au monde de l’entreprise que je puisais pour grande partie mes inspirations littéraires. L’âme humaine, son univers, les femmes et les hommes, ce qu’ils sont, ce qu’ils pensent et ce qu’ils deviennent, représentent le champ d’investigation que je privilégie et qui nourrit mes écrits.

Barranquilla

Comme d’autres, il accepta de s’expatrier en Amérique du Sud dans une ville colombienne des côtes Caraïbes du nom de Barranquilla... Parti à la rencontre d’un grand-père que je n’ai jamais connu, sinon par les bribes d’histoires et les on-dit racontés lors de repas de famille et des descriptions souvent approximatives faites par les plus anciens et les « ayant connus », je soulevais en chemin des pans d’histoires, qui triturés et remis bout à bout, s’ouvrirent sur un véritable monde oublié, dont l’histoire sociale et politique à bien des égards s’avère, comme vous pourrez le constater à la lecture de mon récit, terriblement actuelle. La crise des années 30, vue d’un côté et de l’autre de l’Atlantique, la montée du fascisme en Europe, les difficultés politiques chroniques de la France et l’avènement du front populaire, marquèrent cette époque troublée. Elle est aussi une page glorieuse de la Soierie Lyonnaise écrite sous le soleil brûlant des tropiques.